

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XII.

No. 8.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 24 FEVRIER 1861

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LES HOMMES DE 37-38

CARDINAL

Joseph-Narcisse Cardinal naquit à St-Constant, le 8 février 1808, d'une honnête famille de cultivateurs. Après avoir fait un bon cours d'études au collège de Montréal, il étudia la loi sous M. Georges Lepailleur, de Châteauguay, dont il devint l'associé, lorsqu'il eut fini sa cléricature. En 1831, il épousa Mlle Eugénie St. Germain, et goûta dans ce mariage autant de bonheur qu'il en avait espéré. Aux élections générales de 1834, on l'avait élu par acclamation député du comté de Laprairie.

En 1837, Cardinal avait tout ce qu'il faut pour aimer la vie, être heureux : une femme de cœur, quatre jeunes enfants, une belle clientèle, une grande popularité. Il était aimé pour sa bonté, estimé pour son talent et son honnêteté, admiré pour son patriotisme. Ce n'était pas un homme enthousiaste, exalté, il était calme, réfléchi, prudent, mais déterminé, entêté même une fois décidé.

Il resta tranquille pendant l'insurrection de 1837; il croyait et disait à qui voulait l'entendre que c'était une échauffourée, qu'aucun mouvement ne réussirait sans l'aide des Américains. Il voulait une insurrection sérieuse, faite avec de l'argent, des fusils et des canons et ayant pour but l'indépendance du pays.

Les derniers actes du gouverneur et les résolutions de lord John Russell l'avaient exaspéré et convaincu que l'émancipation seule sauverait la liberté du pays. Il cachait si peu ses pensées, que son abstention pendant l'insurrection de 1837 n'épêcha pas les bureaucrates du comté de Laprairie de chercher à le faire arrêter. Sa femme et ses amis lui ayant conseillé de se soustraire à la vengeance de ses ennemis, il partit pour les États-Unis et se

rendit à Covington où il rencontra Nelson et bon nombre d'autres patriotes réfugiés.

Un seul sentiment anima bientôt ces braves gens, c'était de rentrer dans leur pays les armes à la main.

Cardinal promit de se dévouer à tout mouvement qui aurait l'appui des États-Unis.

Il revint au Canada dans le mois de février et, se fiant à ce qu'on lui disait relativement aux secours étrangers que les patriotes devaient recevoir, il travailla énergiquement au succès de l'insurrection de 1838.

Le trois novembre, Cardinal et Duquette étaient à la tête des patriotes qui allèrent au village de Caughnawaga pour s'emparer des armes des sauvages. J'ai fait le récit de cette triste expédition, de l'arrestation de ses compagnons, de leur procès et condamnation.

C'est le huit que Cardinal, Duquette et François-Maurice Lepailleur furent condamnés à mourir.

M. Lepailleur échappa cependant à l'échafaud, il fut transporté en Australie d'où il revint après cinq ans d'un exil douloureux. Il s'établit à Montréal, épousa la veuve de son pauvre ami Cardinal, et devint l'un des citoyens les plus paisibles et les plus estimés de notre ville. Il vit encore, jouit d'une bonne santé et se propose de vivre encore longtemps.

M. Lepailleur a passé avec Cardinal et Duquette les derniers jours de leur vie, il a été le confident de leurs dernières pensées, le témoin des luttes de leur âme contre les affections qui les attachaient à la terre; il a assisté aux dernières entrevues de Cardinal avec sa femme et ses enfants; il a vu partir son héroïque ami pour l'échafaud.

Il ne peut encore raconter sans être profondément ému ce qu'il a vu et entendu.

Il nous montre Cardinal ferme, impassible, résigné lorsqu'il ne pense qu'à lui-même, au sacrifice de sa vie, mais attendri, bouleversé par moments, lorsqu'il songe à sa femme, à ses chers enfants. C'est dans ces tristes moments que Cardinal a écrit d'une main nerveuse ces lettres touchantes qu'on ne peut lire sans verser des larmes, où on voit comme dans un miroir le fond tendre et généreux de cette nature d'élite.

Le 20 décembre, veille de son exécution, il écrit à sa femme :

"Demain, à l'heure où je t'écris, mon âme sera devant son Créateur et son Juge. Je suis muni de toutes les consolations de la religion, et Dieu, en se donnant à moi-même ce matin, me laisse espérer avec confiance qu'il me recevra dans son sein aussitôt après mon dernier soupir. Je suis dégagé de toute affection terrestre, et le seul regret que j'ai en mourant, c'est de te laisser, chère amie, ainsi que cinq pauvres malheureux orphelins, dont l'un est encore à naître. Je te prie de croire que sans vous, rien ne pourrait me faire désirer la vie et que je recevrais ma grâce avec plus de répugnance que de satisfaction."

Il regrette par-dessus tout, de ne pouvoir embrasser, avant de mourir, son épouse à laquelle les médecins défendent de sortir. "Qu'il est dur, lui écrit-il, de mourir sans te donner le baiser d'adieu! On me dit que tu es trop faible pour supporter une entrevue; moi, je te croi-

rais assez forte ou du moins assez raisonnable pour me venir voir sans faire les extravagances. Ceux qui te défendent de venir me voir, n'ont jamais été dans notre situation. Ils ne pensent pas qu'ils me privent de la seule et dernière consolation que je pourrais espérer dans ce monde, et, par rapport à toi, ils s'exposent à de justes reproches pour t'avoir privée de recevoir les adieux d'un époux mourant. Pardonne, ma chère amie, nous sommes nés pour souffrir, c'est un sacrifice de plus à offrir à Dieu et qui nous servira à nous obtenir plus de mérites auprès de lui. Du moins s'ils m'amenaient Marguerite et Charlotte afin qu'elles puissent toutes deux recevoir les baisers de leur père pour te les rendre. Oh! Dieu, ayez pitié de moi, de ma femme et de mes enfants, je vous les recommande; veillez sur eux, servez leur d'époux et de père et ne tardez pas à les réunir tous avec moi dans votre saint paradis."

"Rien de plus consolant, continue-t-il, ma chère Eugénie, que d'envoyer la mort avec les yeux d'un mourant. On se sent dégagé des peines et des angoisses de ce monde de misère pour s'envoler dans un lieu de paix et de délices, et l'on plaint ceux que l'on a aimés sur la terre de ce qu'ils ne peuvent jouir assez tôt d'un bonheur qui nous paraît si près fait. Chère Eugénie, ne t'apitoie pas sur mon sort; bénis la Providence de ce qu'elle ne m'a pas fait mourir subitement lorsque j'avais la conscience chargée de crimes. Tu sais que j'ai toujours eu de la prédilection pour le genre de mort que je vais subir. Eh! bien, Dieu a exaucé mes vœux; je suis courageux autant qu'il est possible de l'être, et si je pouvais te communiquer la moitié de mes forces, il m'en resterait encore assez pour le moment fatal."

De grands efforts avaient été faits par des personnes influentes pour obtenir la grâce de Cardinal ou plutôt la commutation de la terrible sentence. Colborne avait résisté à toutes les instances, il était resté sourd à toutes les prières. Madame Cardinal, croyant que la femme serait plus sensible à la douleur d'une mère et d'une épouse, était allée se jeter aux genoux de Lady Colborne.

Tout avait été inutile, il fallait que le sacrifice s'accomplît.

Cardinal était chrétien, sa foi égalait l'amour qu'il portait à son pays, à sa famille. Il demanda à la religion la force que les martyrs de la foi et du patriotisme ont toujours puisée dans ses augustes sacrements pour mourir héroïquement sur les bûchers, les échafauds ou les champs de bataille. Il pria beaucoup, mais toujours plus occupé de ceux qu'il aimait que de lui-même, il pria pour eux, pour sa femme et ses enfants, pour son jeune ami Duquet, son compagnon d'héroïsme et d'infortune, auquel il voulut donner jusqu'au dernier moment l'exemple du courage et de la résignation.

Cardinal avait perdu l'espoir de voir avant de mourir sa femme et ses enfants, mais la veille de son exécution, tard dans la soirée, on lui accorda la grâce qu'il sollicitait si ardemment.

Pauvre père, pauvre femme, pauvres enfants! Quelle scène! Cardinal se tortura pour être fort, pour paraître résigné.

Il n'osait parler pour ne pas succomber à l'émotion qui l'étreignait; il était pâle comme la mort, il souffrait à suer du sang.

Et sa pauvre femme! Comment décrire sa douleur?

Quand l'heure fatale de la séparation sonna à l'horloge de la prison, quand ils se donnèrent dans un long sanglot le baiser d'un éternel adieu, ils étaient plus morts que vivants.

Quelle nuit pour l'un et l'autre ou plutôt quelle agonie! Cardinal, cependant, redevint calme, il dormit peu et pria la plus grande partie du temps.

Le lendemain, vers neuf heures, Cardinal et Duquet étaient à s'entretenir avec le ministre de Dieu, lorsqu'on vint les avertir de se préparer. "Nous sommes prêts, dirent-ils," et ils se remirent entre les mains du bourreau pour subir le supplice décoré du nom de "toilette des condamnés."

Quelques minutes après, ils gravissaient les degrés de l'échafaud, pendant que les prisonniers, leurs amis et leurs compagnons presque anéantis par la douleur, essayaient de réciter le *De profundis*.

Le ciel était sombre, d'épais nuages le couvraient d'un immense suaire que le vent soulevait en poussant des gémissements. Tout au ciel comme sur la terre respirait la tristesse.

Tout à coup, un immense cri d'angoisse s'échappa de la foule qui encombrait les abords de la prison. La trappe était tombée; tout était fini. La liberté comptait un martyr de plus.

Pendant ce temps-là, une pauvre femme, à genoux avec ses quatre enfants qu'elle inondait de ses larmes, adressait au ciel les supplications les plus touchantes.

L.-O. DAVID.

L'AMÉRIQUE DU NORD PITTORESQUE

Il y a cinq ou six ans, le célèbre éditeur américain, M. Appleton, entreprenait la publication d'un ouvrage gigantesque sur l'Amérique, intitulé *Picturesque North America*.

Cet ouvrage, à peu près unique dans son genre, rédigé par une réunion d'écrivains américains, sous la direction du poète William Cullen Bryant, et illustré par tout ce que les États-Unis purent fournir d'habiles dessinateurs et graveurs, fit sensation. Jamais on n'avait encore vu un tel luxe d'impression. Comme texte, le livre était à la hauteur de la réputation de l'écrivain qui en avait été chargé; et quant aux illustrations, leur variété, leur choix, leur fini défiaient la critique.

Malheureusement pour nous, — que les ouvrages français seuls ont le privilège passionné, — le livre de M. Appleton, quelque merveilleux qu'il fût, était un livre anglais; et les amateurs d'illustrations seuls en firent l'acquisition.

Mais l'œuvre méritait ses lettres de noblesse parisiennes, et elle vient de les obtenir par l'intermédiaire de M. Quantin, l'éditeur et imprimeur bien connu de tous ceux qui aiment les livres de choix. Les magnifiques clichés de M. Appleton ont traversé l'océan; les belles pages de M. Cullen Bryant ont été traduites, revues et augmentées par M. Henri Bénédict Rivoil, auteur de plusieurs ouvrages sur l'Amérique, et le *Picturesque North America*